

LA COOPÉRATION DES IDÉES

La Montagne
Revue Sociale

oct. 98

C'est le titre, à la fois d'une vaillante revue et d'un groupe d'études sociales qui, tous deux, exercent une excellente influence dans les milieux prolétaires parisiens. La revue existe depuis trois ans. En voici le but clairement défini d'après une des livraisons : « Notre publication s'adresse tout particulièrement à l'élite prolétarienne, aveuglée et corrompue par un socialisme de sentiments et d'appétits. Nous voulons éveiller les énergies latentes : celles qui s'ignorent et celles qui se dépensent en vain pour les rêves communistes chimériques et rétrogrades..... La *Coopération des Idées* ne suivra pas les errements de ses aînés en socialisme. Elle se propose de travailler à la diffusion de la science sociologique. Les aspirations populaires seront plus fortes lorsqu'elles seront conscientes. Nous ne parlons pas, bien entendu, de cette fausse science, desséchante, étroite, stérile, qui se contente d'accumuler sans méthode, sans tenir compte de la série, des faits plus ou moins bien observés ; mais de la véritable science large, élevée, puissante qui, avec toute la prudence d'une induction méthodique, après une sévère sélection, synthétise les faits, formule les rapports nécessaires qui les enchainent et, par la suite, s'exhausse jusqu'aux généralisations vastes et fécondes qui propulsent l'humanité vers le Mieux. C'est ainsi, logiquement, que nous formulerons l'Idéal immarcessible de justice et de liberté..... Régénérer l'individu pour améliorer l'état social ; fortifier les volontés actives, développer le pouvoir d'inhibition pour accroître la liberté, nourrir l'intelligence, exalter les facultés cérébrales, élargir la conscience pour qu'il y ait plus de justice en ce monde et plus de bonté : voilà l'œuvre audacieuse que nous entreprenons, but et moyens. »

Ce programme, louable à tous égards, la revue le suit avec zèle. Mais pour le développer mieux encore, pour atteindre à de plus immédiats résultats, son directeur M. G. Deherme, esprit sagace et courageux, institua, dès l'an passé, des cours du soir « pour l'enseignement supérieur et l'éducation éthique-sociale du peuple ». Ce nouvel effort

eut le meilleur destin. D'une part, auditoire nombreux et sympathique d'ouvriers et d'ouvrières, de l'autre, concours empressé et dévoué de conférenciers tels que : M. Gabriel Séailles, directeur des conférences de philosophie à la Sorbonne, le romancier Henry Bérenger, M. Auguste Monod, professeur au Lycée Montaigne, le Dr Vaquier, le Dr Mané de l'Institut Pasteur, le pasteur Ch. Wagner, M. Jules Lermina, M. Henri Mazel, M. Lucien Le Foyer, avocat à la cour, etc. Les causeries ont lieu chaque soir, — interrompues en été elles viennent de reprendre, — de 8 à 10 heures, 17, rue Paul-Bert. Il est nécessaire de donner son nom et le droit d'inscription est de 50 centimes par mois. Ajoutons que M. Deherme espère voir son œuvre multiplier, et que bientôt de nouveaux groupes s'organiseront dans les autres quartiers de Paris.

Nos lecteurs me sauront gré de reproduire les lignes suivantes, publiées sur ce sujet par la revue en question : « ...Peu à peu l'œuvre va s'étendre et nous aurons besoin de tous les concours. Il y a beaucoup à faire. Nous ne comptons que sur l'enseignement du cœur, la fraternité vraie des penseurs et des ouvriers manuels, des bourgeois et des prolétaires. Notre but est plus d'éducation que d'instruction. Il est d'initiation morale autant qu'intellectuelle. Le fanatisme aveugle fait encore des victimes, — plus, peut-être, du côté de ceux qui frappent que du côté de ceux qui sont frappés, — les foules trompées, empoisonnées par la « presse immonde » s'exaltent aux pires sophismes, aux plus odieuses doctrines. Et pourquoi? Il ne suffit point de s'être construit un édifice moral et d'en contempler avec orgueil l'harmonie et la beauté. Notre conscience ne se peut satisfaire de sa clarté si, au dehors, il est d'innombrables consciences qui restent obscures. Tous nous sommes responsables des événements tragiques qui se succèdent. Qu'importe cette protestation ! Elle sera faible, elle sera vaine, si nous ne nous préparons pas à prévenir d'autres crimes et d'autres erreurs. Il faut aller au peuple. Nous ne nous laisserons point de le répéter. Il n'y a pas de prétextes, pas d'occupations, pas d'obligations mondaines qui puissent dispenser les hommes de pensée, de savoir et de cœur de ce devoir impérieux. Il importe de multiplier les cercles comme celui de la rue Paul-Bert, à Paris et en Province, d'y venir fréquemment, non seulement en conférenciers, mais encore en camarades, pour écouter et causer et fraterniser. »

J'ai dit le bon accueil fait à ces conférences par le public spécial auquel elles s'adressent.

Cela ne suffit point et on doit, avec raison, se préoccuper du résultat, du succès moral — seul véritable — obtenu. A ce propos l'un des orateurs de ces soirées, M. Henry Bérenger a consigné, dans un article, une observation du plus haut intérêt. Voici en quels termes notre éminent confrère s'exprime. (Je prie qu'on excuse ces nombreuses citations, plus éloquentes à mon sens, qu'un fade résumé) : « ...Quand j'eus terminé, je demandai à ces jeunes gens : Avez-vous quelque objection à faire, quelque idée à éclaircir, quelque renseignement à demander ? Sur beaucoup de ces physionomies, dont la plupart était hardies, je lus la plus grande timidité. Je les encourageai... Tant et si bien que l'un d'entre eux, un tout jeune ouvrier typographe, se décida : « Vous nous avez dit tout à l'heure que l'on ne fait rien de bon avec de la haine, que l'amour seul peut créer. Je ne crois pas cela. La haine est bonne, elle est juste, c'est elle qui fait les Révolutions, c'est elle qui soulève les opprimés contre l'oppresser. Quand je vois un homme en pressurer d'autres, cela me révolte, je le hais et je crois que j'ai raison. » Ce garçon parlait rudement, comme vous voyez. Je sentis, à la façon dont quelques autres le regardaient, qu'ils l'approuvaient. Alors s'engagea entre eux et moi un dialogue très vivant sur la haine et l'amour. Je compris combien le sentiment de la justice sociale était blessé chez ces jeunes gens par le spectacle continu de la misère et de la fatalité. La justice sociale ! Ils y revenaient toujours..... De Michelet, dans la conversation qui suivit jusqu'à onze heures du soir, il ne fut plus question... On m'affirma que tous les soirs c'était la même chose. »

Suivant M. Henry Bérenger, cette obsession du problème économique, cette « quasi incapacité de s'intéresser à autre chose d'une façon complète, » tient à deux causes principales. La première, c'est que le prolétaire se sent opprimé par l'état social actuel, la seconde c'est qu'il n'a point l'habitude d'aimer la culture intellectuelle pour elle-même. Dans son effort vers le Bien, il manque de méthode. Pour remédier à cette dernière lacune, M. Bérenger propose un système. D'habitude les conférenciers se bornent à venir chaque soir développer un sujet dont leur public, en majorité, ne possède que de vagues notions. Notre confrère voudrait que fort à l'avance, chaque orateur annonça aux ouvriers le thème qu'il se propose d'étudier avec eux. Il prierait ceux

que ce thème intéresse de s'inscrire, leur distribuerait des livres essentiels, donnant à chacun un point spécial à bien connaître.

Il est très possible que cette collaboration porte de beaux fruits. Avec M. Bérenger je pense que ses auditeurs se rendront mieux compte ainsi de la complexité des choses d'art ou de pensée, et qu'elles seront pour eux plus vivantes, étant plus étudiées. Mais je pense aussi qu'en ces domaines plus qu'ailleurs il faut se défier des impressions et que seule doit guider, l'expérience. En tous cas celle-ci donnera des enseignements précieux. Éliminant tous ceux qu'attirait un intérêt médiocre, elle désignera les personnes vraiment studieuses. Leur nombre sera-t-il notoire ? Beaucoup arriveront-ils à aimer la culture intellectuelle pour elle-même — pour la consolation qu'elle offre ? Ah ! combien alors ils mériteront l'estime, l'admiration, ces ouvriers d'élite que ne rebutera pas l'écrasante fatigue du labeur quotidien, qui trouveront l'énergie encore de s'astreindre à un effort mental, de réfléchir, de penser, dans le mépris des tentations étalées, des joies faciles de l'alcool, du vice — du vice où l'on oublie.

Comme moi, j'en suis sûr, tous les amis de la *Coopération des Idées* — puissent ces pages lui en acquérir — désirent impatiemment l'avenir.

Valentin GRANDJEAN.